ESSAI

SUR

LES AGES.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 30 NOVEMBRE 1829;

PAR

G. ALPHANT, *de* PERNES (*Vaucluse*),

Ancien Élève de l'École-Pratique d'Anatomie et d'Opérations chirurgicales;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Quemadmodùm non una est corporum, tàm quoad solidas, quàm fluidas partes, in omnibus ætatibus habitudo ac dispositio, ità nec eadem vivendi ratio omni ætati accommodata est.

HOFFMANN, Op. med.-phys., l. II, c. 12, p. 132.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N° 10.

1829.

FACULTÉ DE MÉDECINE
DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. LORDAT, Doyen, *Examinateur.*
BROUSSONNET.
DELPECH.
DELILE.
LALLEMAND, *Examinateur.*
ANGLADA, *Examinateur.*
CAIZERGUES, *Suppléant.*

MM. DUPORTAL.
DUBRUEIL.
DUGÈS.
DELMAS.
GOLFIN.
RIBES, Président.
. . . .

M. CHAPTAL, *Professeur honoraire.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. SAISSET.
BOURQUENOD.
RECH.
POURCHÉ.
SABLAIROLES.
POUZIN.
FAGES.

MM. ESTOR.
VIGUIER.
KÜHNHOLTZ.
BERTIN.
SERRE.
BROUSSONNET, *Examinateur.*
ROUBIEU, *Examinateur.*

N° 102.

ESSAI

SUR

LES AGES.

THÈSE

PRÉSENTÉE ET PUBLIQUEMENT SOUTENUE A LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE MONTPELLIER, LE 30 NOVEMBRE 1829;

PAR

G. ALPHANT, de PERNES (*Vaucluse*),

Ancien Élève de l'École-Pratique d'Anatomie et d'Opérations chirurgicales;

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE.

Quemadmodùm non una est corporum, tàm quoad solidas, quàm fluidas partes, in omnibus ætatibus habitudo ac dispositio, ità nec eadem vivendi ratio omni ætati accommodata est.

HOFFMANN, Op. med.-phys., l. II, c. 12, p. 132.

A MONTPELLIER,

Chez JEAN MARTEL AÎNÉ, seul Imprimeur de la Faculté de Médecine, près l'Hôtel de la Préfecture, N° 10.

1829.

A Monsieur ASTOUD,

PROVISEUR DU COLLÉGE ROYAL DE MONTPELLIER, OFFICIER DE L'UNIVERSITÉ.

Faible marque de mon respect et de ma vive reconnaissance.

A MA MÈRE.

Amour et attachement inviolables.

A MES FRÈRES ET A MA SOEUR.

Gage de ma sincère amitié.

C. ALPHANT.



ESSAI

SUR

LES AGES.

DES AGES.

Les êtres organiques, considérés dans les diverses périodes de leur existence, présentent des variations importantes dans l'état de leurs forces, la texture et le jeu de leurs organes, de grands changemens dans les goûts et les passions qui les dominent. Ce sont ces diverses périodes que les physiologistes ont désignées sous le nom d'âges, et qui, sans être rigoureusement déterminées par le nombre des années, apparaissent cependant après un laps de temps à peu près égal pour les individus d'une même espèce, lorsque des circonstances accessoires ne viennent point accélérer ou retarder chez eux cette succession ; car l'expérience ne prouve que trop combien les climats chauds, la prématurité, la fougue des plaisirs, etc., abrégeant le temps de l'enfance et de la virilité, rendent précoce la vieillesse, dont l'apparition est retardée par l'observation exacte des règles de la morale et de l'hygiène.

Les corps organiques au contraire, simple résultat de l'agrégation de leurs molécules, ne présentent jamais la moindre variation dans

leur mode d'être; le premier moment de leur formation est en tout semblable à ceux qui doivent lui succéder jusqu'à leur entière destruction; leur existence ne peut donc être distribuée en diverses époques, et on doit regarder comme une expression métaphorique et grâcieuse, ce qu'on a dit des âges du monde, de la jeunesse ou de la vieillesse de la terre.

On a partagé la vie de différentes manières, selon les phénomènes que l'on a eus en vue; ainsi, sous le rapport de la faculté génératrice, on a distingué trois grandes périodes: la première où l'individu, ne vivant encore que pour lui-même, ne peut rien pour la reproduction de l'espèce; la seconde où cette faculté est dans toute son énergie; la troisième, enfin, où il ne peut plus faire que des efforts impuissans et incapables de remplir le but de la nature (1).

Le mode de développement du corps pourrait donner lieu à une division à peu près semblable; on remarque en effet une époque d'accroissement où nos organes encore imparfaits s'assimilent à chaque instant de nouvelles parties, augmentent de force et de volume, et deviennent ainsi de jour en jour plus propres à remplir les fonctions auxquelles ils sont destinés, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à l'état stationnaire auquel succède l'âge de décroissement et de *détérioration*, où le jeu des organes se ralentit et perd peu à peu toute son énergie.

Ces divisions régulières pour celui qui n'étudie qu'une seule fonction ne peuvent convenir au but que je me propose. Voulant décrire l'ensemble des phénomènes de la vie avec les modifications qu'il présente dans la suite des ans, j'adopterai la division généralement reçue qui

(1) Cette troisième période est, en général, moins bien marquée chez l'homme que chez la femme: celle-ci est inhabile à la procréation dans la grande majorité des cas vers la 45e ou 50e année, lorsqu'elle a cessé d'être réglée; l'homme, au contraire, conserve assez souvent jusque dans un âge très-avancé la faculté de se reproduire. Il n'est pas rare de voir des octogénaires devenus pères; la faiblesse des enfans est souvent alors une preuve de leur légitimité. Le duc d'Estrées se remaria à l'âge de 93 ans avec Mademoiselle de Manicamp, qui fit une fausse-couche.

me paraît la plus favorable ; ainsi, partageant la vie en quatre grandes périodes, l'enfance, la jeunesse, la virilité et l'âge de retour, j'examinerai les caractères physiques et moraux de chacune d'elles. Ces caractères, jamais mieux marqués que chez l'homme, dont chaque âge a sa sorte de maturité qui lui est propre (1), ne se remplacent que d'une manière tout-à-fait insensible ; et quoique bien tranchés au milieu de la période à laquelle ils correspondent, ils se confondent tellement dans les temps intermédiaires, qu'il n'est presque jamais possible de déterminer le moment où l'enfant timide et docile entre dans la jeunesse, ni celui où l'homme, perdant les prérogatives de la virilité, atteint à l'âge de retour.

DE L'ENFANCE.

Les serpens qu'une Déesse jalouse avait jetés dans le berceau d'Hercule pour le dévorer, me semblent une image fort juste des nombreux périls qui entourent l'enfant, dès ses premiers pas dans la carrière de la vie. « Incapable de faire aucun usage de ses organes « et de se servir de ses sens, il a besoin de secours de toute espèce : « c'est une image de misère et de douleur ; il est, dans ces premiers « temps, plus faible qu'aucun des animaux ; sa vie incertaine et chan- « celante paraît devoir finir à chaque instant ; il ne peut se soutenir « ni se mouvoir ; à peine a-t-il la force nécessaire pour exister et « pour annoncer par des gémissemens les souffrances qu'il éprouve, « comme si la nature voulait l'avertir qu'il est né pour souffrir, et « qu'il ne vient prendre place dans l'espèce humaine que pour en « partager les infirmités et les peines (2). » Son corps est long de 17 à 21 pouces, et pèse de six à neuf livres, d'après les nombreuses recherches de M. le professeur Chaussier ; sa peau rouge est couverte d'un enduit onctueux et gras qui diminue l'action irritante de

(1) Jean-Jacques, Émile, t. Ier.
(2) Buffon, Histoire naturelle, t. V.

l'air et de tous les agens extérieurs avec lesquels elle est en contact ; les tissus sont gorgés de liquides qui rendent la consistance générale molle et les formes arrondies ; la tête recouverte de quelques cheveux offre un volume remarquable ; les membres inférieurs et le bassin sont beaucoup moins développés que les extrémités thoraciques ; les os presque entièrement cartilagineux sont mous et flexibles, leurs saillies ne sont presque pas prononcées et donnent attache à des muscles mucilagineux et pâles qui ne peuvent produire aucun mouvement : aussi toute autre position que le décubitus sur le dos est-elle impossible au nouveau-né.

Les organes des sens sont en général fort développés, ainsi que tous ceux dont l'exercice doit commencer dès les premiers momens de la vie. La nature semble avoir tout préparé pour les nombreuses connaissances que l'enfant doit acquérir (1) ; l'œil est presque entièrement formé, il est à peu près ce qu'il sera chez l'adulte ; l'oreille est moins développée, les cellules mastoïdiennes n'existent pas encore, la caisse du tympan est petite, mais elle acquiert bientôt les qualités nécessaires à l'exercice de sa fonction. Le sens de l'odorat est très-imparfait, les sinus frontaux et sphénoïdaux n'existent pas encore, une petite ouverture indique à peine la place que doivent occuper les sinus maxillaires, et par conséquent un simple canal constitue à lui seul toute l'étendue des cavités nasales. Le sens du toucher, au contraire, est dans toute son activité ; le cerveau est d'un volume énorme, comparativement aux autres organes ; la moelle épinière et les nerfs sont également très-volumineux ; mais tout cet appareil est d'une mollesse extrême qui le rend peu susceptible de recevoir les impressions : aussi l'existence du nouveau-né est d'abord purement végétative ; son oreille est insensible aux sons, son œil

---

(1) Je ne veux point nier ni affirmer que toutes nos idées nous viennent par les sens. Pour émettre l'une des deux opinions, il me faudrait entrer dans des raisonnemens métaphysiques étrangers à mon sujet. Il suffit, pour justifier ma pensée, que la majorité de nos idées vienne par les sens ; or, c'est une chose admise, même des Mallebranchistes et des Cartésiens.

est fermé à la lumière : téter et dormir sont ses uniques besoins ; il pleure, il crie quand il ne peut les satisfaire, car il n'a pas d'autre moyen pour les faire connaître. Ce n'est qu'au bout de quelques semaines que le bruit de ses hochets excite son attention, et que les objets environnans se retracent dans son œil et produisent une sensation distincte ; ses moyens de relation augmentent, les larmes coulent de ses yeux lorsqu'il souffre, un doux sourire et les mouvemens de ses bras expriment l'état de son âme lorsqu'elle est agréablement affectée.

L'appareil producteur de la voix, et en particulier le larynx qui en est l'organe le plus important, est alors beaucoup moins formé, beaucoup moins solide, dans l'un et l'autre sexe et dans l'homme surtout, qu'il ne le sera dans la suite. Les organes génitaux avec lesquels l'appareil vocal a tant de correspondance, sont en général fort petits; quelques-uns cependant offrent une exception remarquable à cet égard. Ainsi, le pénis est bien marqué, le pubis est déjà soulevé par la graisse chez les jeunes filles, le clitoris et les nymphes sont proportionnellement plus grands qu'ils ne le seront désormais : à les voir, on dirait que la nature a voulu, en ébauchant l'organisation de l'homme, tracer d'une manière certaine les caractères distinctifs des deux sexes (1).

L'appareil digestif doit entrer en action, dès que l'enfant a cessé de recevoir directement des vaisseaux utérins ou du fluide amniotique les matériaux de sa nutrition et de son accroissement, et cependant les organes de la mastication sont alors très-imparfaits ; les dents n'existent pas, les mâchoires sont très-petites et mues par des muscles qui partagent la faiblesse commune à tous les autres organes locomoteurs ; mais aussi l'appréhension des alimens ne doit en aucune manière exiger leur action, car le lait est la seule nourriture qui convient pendant les huit ou dix premiers mois de la vie, la seule appropriée à l'état des forces ; et certes, le mécanisme de la suc-

---

(1) Bichat, Anat. descript., t. V.

cion est rendu bien facile par l'allongement des lèvres et l'obliquité du voile du palais. L'estomac, au contraire, et tout le reste du canal intestinal est très-développé ; la digestion activée par les sécrétions salivaire, biliaire et pancréatique (1), est prompte et facile ; les besoins sans cesse renouvelés exigent que l'enfant soit en quelque sorte attaché au sein qui le nourrit. L'absorption chyleuse n'est pas moins active ; elle doit remplacer les matières que les diverses excrétions enlèvent, et de plus, fournir à un accroissement rapide. De là, le volume considérable des glandes mésentériques, des vaisseaux chyleux et de tout le système lymphatique ; les évacuations alvines sont copieuses et fréquentes, remarquables d'abord par la présence du méconium, ensuite par leur mollesse ; elles ne présentent point cette odeur fétide qui les caractérise dans un âge plus avancé.

La respiration et la circulation, intimément liées par leurs effets, offrent l'une et l'autre la plus grande révolution, immédiatement après la naissance. La respiration n'avait pas lieu dans la vie intrà-utérine ; la poitrine était affaissée ; les côtes se touchaient, sans laisser entre elles le moindre intervalle ; les poumons refoulés sur les côtés de la colonne vertébrale ne formaient guère que la 70[e] partie du poids total du corps, et restaient dans une inaction complète, parce que le fœtus recevait de sa mère un sang doué de toutes les propriétés nécessaires à l'entretien de la vie. Mais, après la naissance, la poitrine se dilate, les espaces intercostaux se prononcent, les poumons se trouvent moins comprimés ; l'air s'y précipite, les raréfie, les distend, y appelle une quantité de sang de plus en plus considérable et augmente ainsi tout à la fois leur poids et leur volume. Dès ce moment, la vie est commencée, un nouvel

---

(1) Si l'on manquait de nourrices, ou s'il y avait quelque danger à craindre pour elles de la part du nourrisson, plutôt que de nourrir celui-ci au biberon, il vaudrait mieux lui donner à téter le mamelon d'un animal, afin que le lait fût toujours à la température convenable, et sur-tout afin qu'il fût imprégné abondamment du fluide salivaire dont le mécanisme de la succion produit la sécrétion.

ordre s'établit en même temps dans la circulation, le trou de Botal s'oblitère par le rapprochement des deux valvules qui doivent former dans la suite la cloison médiane des deux oreillettes, le canal artériel se rétrécit d'abord et se trouve entièrement oblitéré après quelque temps. La même série de phénomènes a lieu dans les artères ombilicales, et le sang de la veine-cave inférieure, au lieu de passer dans l'oreillette gauche, se mêle avec celui de la veine-cave supérieure, pénètre dans le ventricule droit, et dans la circulation il suit le même trajet que pendant le reste de la vie; mais il a une vitesse beaucoup plus grande, car le pouls bat 140 ou 150 pulsations par minute.

Tel est à peu près l'état des organes et des fonctions dans la première période de l'enfance; mais le temps y apporte tous les jours quelque changement : ainsi la graisse et les fluides blancs sont absorbés en partie, la taille devient élancée, les formes cessent d'être arrondies, la mollesse générale des tissus diminue; et quoique le tempérament reste toujours lymphatique, la prédominance des fluides blancs sur le sang est d'autant moins marquée que la puberté est plus proche; la tête et les extrémités thoraciques, dont le développement était plus avancé, s'accroissent d'une manière moins rapide que le bassin et les membres inférieurs qui bientôt se mettent en proportion avec eux.

L'appareil musculaire augmente chaque jour de force; sa couleur rouge se prononce, le tissu fibrineux y devient plus abondant, les diverses parties du squelette se perfectionnent, les espaces cartilagineux qui séparaient les points d'ossification se pénètrent de substance calcaire, les os deviennent plus durs et plus solides, les liens articulaires plus fermes, les articulations plus saillantes. Dès l'âge de huit mois, l'enfant s'appuye sur ses pieds et ses mains, commence à se mouvoir ainsi d'un lieu dans un autre. Vers le milieu de la seconde année, la station lui est déjà possible; il essaye de faire quelques pas, il chancelle d'abord, ses chutes sont fréquentes; mais bientôt sa démarche devient plus assurée, il court, il saute. Pour lui, rien n'a de prix alors que les jeux du premier âge : ceux qui

n'exigent que de la mobilité et de la souplesse sont ceux qu'il préfère et où il réussit le mieux ; il s'y livre avec ardeur, il y fatigue tous ses organes, aussi le sommeil est un de ses besoins les plus impérieux ; il est profond et doit être long-temps prolongé, surtout dans les années qui sont le plus éloignées de la puberté. Le cerveau diminue proportionnellement de volume, mais il augmente de densité ; sa couleur devient moins rouge, la substance blanche y est de jour en jour plus abondante. Les appareils des sens, déjà très-développés dès les premiers momens de la vie, n'ont que très-peu de progrès à faire pendant le reste de l'enfance ; mais leur action qui avait été d'abord comme suspendue, semble se réveiller. Le monde extérieur s'ouvre pour l'enfant ; chez lui, les sensations sont très-vives, les perceptions promptes et faciles, la mémoire étendue mais peu fidèle, l'attention légère et difficile à captiver ; les sentimens ont le même caractère d'inconstance et de légèreté qu'on remarque dans l'intellect, le moment présent est tout pour lui, la situation actuelle l'occupe tout entier, il se réjouit ou se désespère presque en même temps et pour les motifs les plus frivoles (1).

A douze ou quinze mois, l'enfant commence à bégayer ; et après une longue suite d'essais, il parvient à articuler les sons d'une manière claire et distincte ; les mots qui demandent le moins de mouvement dans les organes sont les plus faciles et ceux qu'il prononce les premiers ; mais comme le larynx est encore très-imparfait, la voix est grêle et offre un timbre à peu près uniforme dans l'un et l'autre sexe.

Les organes génitaux participent à l'accroissement général, mais les changemens qui s'y font d'une manière très-lente sont presque nuls, en comparaison de ceux qui arrivent à la puberté.

Jusqu'au sixième ou huitième mois, le lait a été l'unique nourriture de l'enfant ; mais, à cette époque, la première dentition com-

---

(1) Rullier, Dict. de Médecine, *art.* Ages.

mence et permet de lui associer quelques alimens de consistance molle, tels que des fécules mêlées avec du lait ou du bouillon gras; plus tard, des plantes oléracées, des fruits bien mûrs, de la viande bouillie ou rôtie en petite quantité, qui le remplaceront même tout-à-fait dans la seconde année lorsque la dentition sera presque entièrement terminée. Les organes digestifs conservent encore à cette époque leur prédominance; doués même d'une force plus grande, ils doivent s'exercer sur un aliment plus substantiel qui résiste davantage à leur action. Les excrétions alvines deviennent en même temps plus concentrées, plus odorantes et proportionnellement moins considérables. Vers la septième année, ce premier appareil de la mastication est remplacé par un autre plus fort et plus solide, dont les racines sont plus longues et plus nombreuses, et qui permet à l'enfant d'user de toutes les substances qui doivent servir à sa nourriture dans un âge plus avancé. Les poumons ne subissent pas de changement bien marqué, ils conservent leur caractère vasculaire et une grande densité; les artères sont grandes et extensibles, l'appareil veineux peu développé, le pouls perd un peu de sa fréquence, il offre néanmoins encore de 80 à 100 pulsations par minute, la respiration présente le même caractère, les divers mouvemens sont rapides et séparés par de très-courts intervalles.

Chaque âge, chaque période de la vie a sa constitution particulière; comme je l'ai déjà établi, chaque âge a aussi ses maladies propres qui ne se manifestent guère dans les autres époques, ou bien complique et modifie celles qui leur sont communes, par les élémens ou les symptômes que leur influence y ajoute (Dumas). Les maladies de l'enfance sont nombreuses; elles apparaissent dès les premiers momens de la vie et dépendent des changemens brusques qui s'opèrent chez le nouveau-né, des obstacles qui s'opposent à l'établissement de la respiration, du nouvel ordre que suit le cours du sang, de l'action du lait sur le tube digestif, de l'influence de l'air et des agens extérieurs sur toute l'économie. Ainsi, l'amas de mucosités dans la bouche, les fosses nasales ou les bronches, l'étroitesse des voies aériennes, une grande faiblesse, empêchent

souvent l'introduction de l'air et font périr l'enfant dans un véritable état de suffocation. La ligature du cordon ombilical, les difficultés d'un accouchement laborieux déterminent quelquefois une pléthore sanguine, qui se manifeste par des congestions dans les divers viscères et notamment dans le cerveau, ce qui est souvent cause d'apoplexie (Rostan, *Cours d'hygiène*). La cyanose est causée, à ce qu'on pense, par la non-oblitération du trou de Botal. L'interruption de la circulation propre au foie dans la vie intra-utérine, coïncide avec l'ictère et le détermine peut-être (Rullier). Les organes digestifs, mous et délicats, manquent quelquefois de la force nécessaire pour agir sur le lait et le digérer: de là naissent les vomissemens, les coliques, les diarrhées si communes, sur-tout chez les enfans qui, privés du sein maternel, puisent chez une nourrice forte et depuis long-temps accouchée un lait trop riche en principes alibiles. La peau, les membranes muqueuses qui tapissent l'appareil respiratoire, habituées à une température chaude et invariable, au contact d'un liquide toujours identique, sont très-sensibles aux variations de l'air atmosphérique, des agens extérieurs auxquels elles sont soumises, et deviennent fréquemment le siége de catarrhes ou de diverses phlegmasies.

D'autres affections attaquent les diverses périodes de l'enfance et tiennent à la dentition, à l'accroissement et au tempérament propre de cet âge, qui est caractérisé, comme j'ai déjà dit, par la mollesse des tissus, la prédominance de l'appareil nerveux et de tout le système lymphatique. A la première cause il faut rapporter les douleurs que l'enfant éprouve dans les mâchoires, le gonflement inflammatoire des gencives, la fièvre plus ou moins irrégulière qui souvent l'accompagne, et que l'on a appelée fièvre de dentition, les aphthes qui tapissent l'intérieur des joues, les congestions cérébrales, les éruptions cutanées, diverses phlegmasies des membranes muqueuses, les convulsions et les autres symptômes nerveux qui compliquent presque toutes les maladies de cette époque. A l'accroissement hâtif et prédominant de la tête pendant le premier âge et l'enfance plus ou moins avancée, on doit attribuer l'hydrocéphale aigu et

chronique, la céphalite, l'épistaxis, les éruptions du cuir chevelu, les oreillons, les engorgemens des glandes du cou alors si communes; tandis que l'accroissement en hauteur, que l'on nomme élongation, souvent trop rapide à la fin de l'enfance ou au commencement de la puberté, amène avec lui une faiblesse radicale qui se fait souvent ressentir pendant le reste de la vie, laisse les membres grêles, le bassin et la poitrine extrêmement étroits, le rachis sans consistance, produit diverses inclinaisons vicieuses du tronc et même assez souvent la phthisie pulmonaire ou des fièvres dont le caractère est nerveux et la marche plus ou moins prolongée (1).

La prédominance du système nerveux cérébral et ganglionnaire explique la fréquence de la méningite, de la chorée, de l'épilepsie et de toutes les affections nerveuses qui existent isolément ou compliquées d'autres maladies; l'intensité des phénomènes sympathiques qu'il est quelquefois impossible de distinguer de l'affection première; l'effrayante rapidité de certaines maladies aiguës, l'invincible opiniâtreté des maladies chroniques, l'extrême sensibilité de la peau qui dispose le premier âge aux maladies éruptives, telles que la scarlatine, la rougeole, la gale, etc. De l'exagération du système lymphatique naissent les scrofules, les croûtes, les ulcérations, les écoulemens muqueux, les engorgemens des glandes, etc.

Quant aux moyens thérapeutiques, ils exigent, de la part du praticien, beaucoup de prudence et d'habileté. Le plus souvent la nature se suffit à elle-même et doit tout au plus être aidée dans les efforts auxquels elle se livre, par le repos, les délayans, quelques légers anti-spasmodiques et une diète peu sévère et peu prolongée; car les enfans ne sont pas capables de la supporter long-temps. Dans les cas plus graves, tels que les congestions du côté du cerveau ou de la poitrine, lorsqu'il y a un danger imminent, la méthode expectante est dangereuse; on emploie avec succès les évacuations sanguines locales et sur-tout les dérivatifs pris parmi les évacuans des premières voies et les irritans de la peau.

---

(1) Dict. de médecine, *art.* Accroissement.

DE L'ADOLESCENCE.

Pendant tout le premier âge, la nature avait, en quelque sorte, confondu les deux sexes par la similitude de leurs goûts et l'identité de leur physionomie. C'est à l'adolescence que la jeune fille et le jeune garçon commencent à se distinguer l'un de l'autre, à prendre des traits et un caractère qui annoncent leur destination. La puberté, qui est comme le signal de cette brillante époque de la vie, s'annonce par une espèce d'engourdissement aux aines, très-sensible pendant la marche, et qui s'accompagne souvent de douleurs dans toutes les jointures; elle apporte une altération profonde dans le timbre de la voix, qui, d'abord rauque et désagréable, devient ensuite plus forte, plus pleine et plus grave qu'elle n'était auparavant. Ce changement est toutefois moins sensible pour la femme dont la voix aiguë ressemble toujours un peu à celle de l'enfance. En même temps le corps et les parties génitales sur-tout prennent un accroissement rapide, s'ombragent de villosités d'abord rares et pubescentes, mais bientôt après touffues et d'une plus ferme végétation; la barbe commence à poindre; les testicules acquièrent plus de volume, de pesanteur et de résistance; le pénis parvient à ses dimensions naturelles, éprouve des érections fréquentes, et l'émission séminale s'établit chez la femme; la gorge devient saillante; elle suit l'accroissement de l'utérus et de ses annexes qui se développent; l'évacuation menstruelle a lieu, et, par sa première apparition, cause à la jeune fille un certain effroi que les caresses et les explications maternelles peuvent seules dissiper. L'état moral subit une révolution tout aussi remarquable; les jeux et les amusemens qui seuls avaient su plaire jusqu'alors, perdent tous leurs attraits; la jeune fille devient plus réservée; elle est habituellement pensive; elle rougit et soupire facilement. Le premier sentiment de l'amour et de la nouvelle faculté qui s'établit en lui, donne à l'adolescent de l'un et de l'autre sexe un esprit rêveur, mélancolique, et ramène sans cesse son attention sur ce qui peut lui rendre raison des nouveaux phénomènes qu'il éprouve.

Dans nos climats tempérés, la puberté se manifeste ordinairement à l'âge de douze à quatorze ans chez la femme, et chez l'homme, entre la quatorzième et la dix-septième année; mais elle est beaucoup plus précoce dans les zones brûlantes de l'Asie et de l'Amérique, où l'on voit des femmes nubiles et mères à l'âge de huit ou neuf ans et des hommes pubères à dix: elle est, au contraire, plus tardive dans les régions glaciales. Le genre de vie a une influence tout aussi marquée sur le moment de son apparition; les mauvaises mœurs, les habitudes vicieuses, et en un mot tout ce qui frappe vivement l'imagination, hâte et provoque l'éveil prématuré des sens, en même temps qu'il détruit la vigueur du corps et souvent abrège la vie; tandis qu'on remarque un effet tout contraire chez la plupart des villageois et des montagnards simples et innocens dans leurs mœurs. Ainsi, dans le Valais en particulier, on voit, au rapport de Jean-Jacques, des jeunes gens forts comme des hommes, mais que leur voix grêle et leur menton imberbe font encore placer au rang des enfans; semblables aux Germains du siècle de Tacite, qui, chastes durant toute leur jeunesse, étrangers, jusqu'à vingt-cinq ans, aux plaisirs de l'amour, se faisaient remarquer dans l'âge mûr par leur force et leur courage, si souvent funestes aux légions romaines.

Tels sont les changemens qui, commençant d'une manière plus ou moins brusque, signalent la puberté dans les deux sexes et se continuent par un mouvement lent et comme progressif jusqu'à la fin de l'adolescence, c'est-à-dire jusqu'à la 25e année ou aux environs de la 22e chez la femme. L'homme, considéré à cette époque, présente une physionomie expressive où se peignent les besoins, les sentimens et les pensées qui l'occupent; sa peau, plus ferme, offre une teinte plus intense que dans le premier âge; les organes génitaux sont doués d'une excessive sensibilité; l'érection nécessaire au rapprochement des sexes est fréquente; les membres sont volumineux; les os acquièrent des dimensions et une solidité plus grandes; leurs épiphyses disparaissent; les muscles qui s'y attachent perdent le mucilage de l'enfance, mais en se pénétrant de fibrine, ils se colorent en rouge, augmentent d'épaisseur et de consistance; leurs saillies à l'extérieur deviennent

très-marquées, leurs contractions énergiques ; et comme dans tous les âges le plaisir est dans l'exercice des organes qui prédominent, le saut, la course, la danse et tous les exercices gymnastiques, sont le partage de l'adolescent ; il aime les chevaux (1), se passionne pour la chasse, préfère les hasards des combats, les fatigues du champ de Mars, aux jeux et aux délassemens qui ont charmé son enfance ; il brûle des feux de l'amour et devient souvent la triste victime des succès dont il s'applaudit ou des habitudes honteuses qu'il a contractées, si des principes religieux ou une saine morale ne répriment ses desirs et ne modèrent l'excitation de ses organes. Du côté des qualités du cœur, il n'a plus rien à gagner ; il est bon, généreux, quelquefois même prodigue, et il reste tel tant qu'il n'a pas éprouvé le malheur et qu'il n'a pas été trompé par ses semblables.

Chez la femme pourtant, la peau offre plus de finesse et de blancheur ; l'embonpoint augmente ; le tissu cellulaire acquiert plus d'expansion, se pénètre de graisse et de sérosité, d'où naissent ces formes arrondies qui lui donnent tant de charmes ; la prédominance des fluides blancs sur le sang persiste encore, et le tempérament se montre à la fois nerveux et lymphatique comme dans l'enfance.

Le cerveau blanchit sensiblement, se raffermit et s'accroît dans certaines régions, sur-tout dans les fosses occipitales ; les nerfs des sens et des mouvemens volontaires sont un peu plus volumineux et plus mous que dans l'âge adulte ; mais ils ont moins de volume et plus de fermeté que dans l'enfance. Les sens reçoivent leur entier développement, excepté le goût et l'odorat, qui ne parviennent pas au degré de perfection dont ils sont susceptibles. La mémoire, le jugement, en un mot toutes les facultés intellectuelles se perfectionnent, et dès-lors l'adolescent serait tout ce que la société attend de lui, si son imagination vive et ardente, peignant tout sous les plus belles couleurs, n'était pour lui une source féconde d'égaremens qui lui fait sentir la nécessité où il est encore de prendre pour guide la raison et l'expérience de ses devanciers.

(1) Horace.

Le sommeil, qui est la suspension plus ou moins complète des fonctions animales, est très-profond et dure assez long-temps; mais le besoin ne s'en fait plus sentir à chaque instant, et son retour est soumis aux règles de l'habitude.

Du côté des appareils de la vie organique, les agens de la mastication parviennent à leur complément, chez la plupart des sujets, par la pousse des quatre dernières molaires ou dents de sagesse. Le tube digestif jouit de toute son activité; l'appétit ne se fait plus guère sentir qu'à certaines heures accoutumées; mais il est très-intense et rend le jeune homme assez indifférent pour le choix de ses alimens; les artères conservent leur souplesse et leur élasticité; les veines et les oreillettes se montrent sensiblement moins petites; le cœur augmente de force; un sang vermeil, écumeux, facilement concrescible, est chassé dans tous les tissus, mais il parcourt avec moins de vitesse que dans l'enfance les voies de la circulation, car le pouls ne bat plus que 70 ou 75 pulsations par minute; la cavité thoracique acquiert des dimensions beaucoup plus considérables; les poumons, siége d'une nutrition plus active, se dilatent et s'étendent comme elle; les mouvemens respiratoires larges et profonds ne se renouvellent plus que 18 ou 20 fois par minute; les diverses sécrétions sont assez abondantes; la perspiration cutanée, en particulier, prend chez l'homme une odeur qui lui est propre, sur-tout aux aisselles, aux aînes et aux environs des parties génitales.

Les maladies de l'adolescent sont moins nombreuses et moins fréquentes que celles de l'enfance; le danger diminue à mesure que l'on avance en âge; cependant les changemens brusques de la puberté, souvent orageuse, sur-tout chez la femme, l'établissement plus ou moins difficile de la menstruation, l'apparition de la faculté génératrice, le développement des organes thoraciques, la rapidité de l'accroissement et les dispositions générales de la constitution, ne laissent pas d'être encore des sources fréquentes de maladies. L'écoulement menstruel, dit l'élégant Roussel, est le signe et pour ainsi dire la mesure de la santé chez la femme; sa première éruption a lieu pour quelques personnes, sans être précédée d'aucun phénomène sensible, et

après quelques intervalles irréguliers, il prend la marche périodique qu'il doit toujours conserver ; mais chez d'autres, il est annoncé par le gonflement un peu douloureux des seins ; un sentiment de pesanteur, de tension et de chaleur à l'hypogastre ou même par un écoulement muqueux, qui quelquefois dure assez long-temps. Ces phénomènes se renouvellent en partie à chaque époque menstruelle chez les femmes oisives, bien nourries ou disposées par leur tempérament aux hémorrhagies ; car on voit leur flux menstruel s'accompagner de tout ce qui caractérise une hémorrhagie par fluxion générale : frisson, resserrement général, pâleur de la peau, engourdissement des membres, mouvement fébrile, rien n'y manque ; tandis que dans des circonstances différentes la fluxion ne paraît pas venir de fort loin, et l'écoulement a lieu sans aucun accident (1). Les symptômes sont encore plus graves quand l'écoulement ne peut s'établir qu'avec peine ; la pléthore sanguine qui en est le résultat occasionne souvent des congestions vers la tête ou la poitrine, une disposition inflammatoire dans l'abdomen, des cardialgies, la chlorose, des affections hystériques, etc. Les accidens de la première éruption étant enfin dissipés, la menstruation est encore susceptible de nombreux dérangemens qui dépendent de son augmentation, de sa diminution, de son abolition et de sa dépravation (2). Quant à son influence sur les maladies qui lui sont étrangères, Finke a remarqué que l'approche de l'éruption des règles amenait une exaspération chez les femmes qui éprouvaient les premiers symptômes de la fièvre bilieuse qu'il a décrite, et en général dans les prodromes des maladies fébriles aiguës, quand l'éruption ne pouvait pas se faire ; tandis que leur apparition au commencement de la crise produit ordinairement un effet favorable.

L'établissement de la faculté génératrice est aussi souvent funeste au pubère ; c'est le moment où il en abuse le plus, où il contracte l'habitude de l'onanisme qui lui enlève ses forces et sa fraîcheur,

---

(1) M. Lordat, Traité des hémorrhagies.

(2) *Menstruatio aboletur, imminuitur, intenditur, depravatur...* Astruc.

détériore sa constitution, affaiblit ou détruit la délicatesse des sens, la mémoire, les facultés intellectuelles, et produit même, lorsqu'elle est poussée à un certain point, une foule de maladies dont la plupart ont leur siége dans le système nerveux, telles que l'hystérie, l'hypocondrie, les tremblemens des membres, les spasmes, les convulsions, l'épilepsie, le mal de Pott et diverses phlegmasies chroniques, dont l'issue ne manque presque jamais d'être funeste, d'autant plus que souvent l'onaniste finit par être tellement dominé par son penchant, que la vue même de la mort qui le poursuit ne peut l'arrêter.

La prédominance de l'appareil circulatoire, le développement rapide de celui de la respiration, rendent fréquentes les pleurésies, les pneumonies, les phthisies pulmonaires et l'hémoptysie qui remplace l'épistaxis de l'enfance. Ces maladies et toutes celles qui dépendent de la constitution de cet âge, ont généralement une marche aiguë et prennent un caractère sthénique, lors même qu'elles sont sous l'influence de causes qui produiraient des affections chroniques chez les enfans et les vieillards. Leurs crises ont lieu le plus souvent par des sueurs et sur-tout par des hémorrhagies que l'art imite presque toujours par les délayans, les saignées locales et générales, et en un mot, par l'ensemble des moyens anti-phlogistiques qui forment presque toute la thérapeutique de l'adolescence.

D'un autre côté, la puberté se signale quelquefois par des bienfaits précieux; elle est souvent le terme de plusieurs maladies qui ont paru incurables pendant toute la durée du premier âge. Hoffmann a vu les affections vermineuses, l'aliénation mentale, les convulsions et autres maladies, céder au développement de l'adolescence. Bordeu présume qu'on peut regarder cette époque orageuse dans les personnes de l'un et de l'autre sexe comme la crise de l'enfance et de ses infirmités. Il n'est pas rare de voir l'épilepsie due à des frayeurs ou autres causes semblables, l'incontinence d'urine, quelquefois même les scrofules, la teigne et toutes les affections dépendant de la faiblesse des systèmes nerveux et lymphatique, céder à l'excitation qui a lieu alors dans l'ensemble de l'économie, tandis qu'on peut compter d'avance sur la longueur de celles qui dépassent cette révolu-

tion naturelle, comme l'ont remarqué Hippocrate et tous les bons observateurs après lui : *Οσα δ᾽ αν διαμεινη παθεα τοισι παιδιοισι και μη αωολυθῆ περι το ἥβασκειν, ἢ τησι θηλεσι περι τας τῶν καταμηνιῶν ρηξιας χρονιζειν ειωθεν.*

DE LA VIRILITÉ.

La virilité, commençant selon les sexes aux approches de la 21e ou 25e année, finit dans nos climats avant la 50e année pour la femme et vers la 60e pour l'homme. Elle est caractérisée par le développement complet de toutes les parties du corps, la véritable aptitude à la reproduction, l'énergie des forces physiques et des facultés intellectuelles. Cette époque plus longue que toutes celles que nous avons déjà indiquées dans la division de la vie, a été distribuée par plusieurs auteurs et notamment par M. le professeur Hallé, en trois périodes distinctes, savoir : la virilité croissante durant laquelle tous les systèmes de l'économie acquièrent une nouvelle perfection ; la virilité confirmée dont le cours est marqué par l'état stationnaire des organes et des fonctions qui ne gagnent et ne perdent rien en étendue ni en activité ; et enfin, la virilité décroissante où l'individu, conservant encore les traits caractéristiques de l'état viril, perd cependant quelques-uns de ses attributs et voit ses forces s'affaiblir. Je ne suivrai pas rigoureusement cette division, quoique fondée jusqu'à un certain point, parce qu'elle m'entraînerait dans des répétitions inutiles ; mais je tracerai les caractères de la virilité confirmée avec les changemens qu'ils éprouvent vers le déclin de l'âge.

La taille de l'homme adulte est définitivement arrêtée à cinq pieds et quelques pouces, et le plus souvent un peu au-dessous de cinq pieds pour la femme. Le tronc et les membres perdent un peu de leurs formes élancées et légères pour prendre plus d'ampleur et présenter tous les attributs de la force ; le système pileux tout entier devient plus rude et plus foncé en couleur ; la barbe sur-tout se montre plus épaisse et s'étend davantage vers les régions supérieures de la face ; la peau se condense ; un teint plus rembruni remplace

l'incarnat de la jeunesse ; les caractères du tempérament que les révolutions successives des âges n'avaient pas laissé développer ou du moins prendre un haut degré d'intensité, se dessinent mieux ; le plus souvent ce sont ceux du tempérament bilieux qui se prononcent, car il prédomine à cet âge. Les os ne croissent plus en hauteur, mais ils augmentent de densité ; le canal médullaire et leurs autres cavités intérieures s'élargissent, leurs apophyses et toutes les éminences d'insertions deviennent saillantes ; les os longs se courbent par l'énergie et la fréquence des contractions. Les muscles ne sont plus séparés les uns des autres que par des couches celluleuses minces, ils ont perdu presque toute la graisse et la sérosité jadis interposée entre leurs faisceaux ; ceux de la face sur-tout, qui servent à l'expression de la physionomie, sont très-développés : aussi l'homme porte-t-il plus que jamais l'empreinte des passions et des sentimens dont son âme est habituellement agitée. Les tendons, les ligamens, les aponévroses et en un mot toutes les parties du système fibreux, ont acquis la consistance et la force nécessaires à leur action. Les mouvemens perdent de leur vitesse et de leur agilité, mais ils augmentent de force et de durée ; et si l'adulte ne se met plus en mouvement avec autant de facilité que le jeune homme, il est capable d'efforts plus pénibles et plus prolongés, il résiste plus long-temps à la fatigue de la marche et des travaux du corps, sans que les excès de ce genre lui soient aussi nuisibles. Le sommeil ne se fait pas sentir d'une manière aussi impérieuse, il est moins profond et moins prolongé, six ou sept heures suffisent.

Les organes digestifs se consolident et se fortifient ; les épiploons et plusieurs des organes renfermés dans la cavité abdominale ne sont pas éloignés d'offrir l'espèce de prédominance qui forme le caractère de cet âge ; l'activité de la sécrétion biliaire facilite encore leur action : aussi les écarts de régime sont-ils beaucoup moins dangereux qu'à toute autre époque de la vie. Mais néanmoins, l'accroissement étant terminé, les besoins de réparation sont moins grands, la faim est moins vive, et la quantité des alimens peut en conséquence être un peu diminuée ; les vaisseaux et les glandes lymphatiques devien-

nent proportionnellement plus petits, perdent la prépondérance dont tout le système avait joui jusqu'alors, et leur action est beaucoup moins prompte et moins facile.

Les organes respiratoires et circulatoires ne subissent que des changemens peu remarquables ; les cellules pulmonaires s'agrandissent, dit-on, par l'affaissement ou la disparition de quelques-unes des parois qui les séparent ; le tissu des artères devient aussi solide et aussi dense que possible, sans rien perdre de sa souplesse ni de son élasticité ; mais les vaisseaux capillaires sont déjà plus condensés et moins perméables, ou les tissus, dans lesquels ils se terminent, sont moins spongieux et moins mous : aussi les changemens momentanés de la coloration de la peau qui sont sous leur dépendance, deviennent plus rares ; les injections anatomiques ne peuvent plus bien réussir et ne parviennent pas à des distances considérables dans le tissu des organes, comme lorsqu'on les pratique sur des sujets plus jeunes. Les fonctions confiées à ces deux sortes d'appareil se ralentissent un peu sans diminuer d'énergie ; la respiration, étendue dans ses mouvemens, est sensiblement moins fréquente que dans l'adolescence ; le cœur et les artères battent encore avec force, mais avec un peu moins de vitesse, car le pouls n'offre plus guère que 65 ou 70 pulsations par minute ; les sécrétions jouissent de toute leur activité et débarrassent aisément le corps des molécules qui n'en peuvent plus faire partie, ou des matériaux surabondans que l'absorption y a introduits.

Les organes génitaux conservent toute leur activité ; la fécondation est plus facile ; tout est mieux disposé chez la femme pour l'éducation du fruit qu'elle porte ; l'usage modéré des plaisirs vénériens est souvent avantageux, quelquefois même nécessaire à certains individus ; l'abus n'en est pas aussi funeste que dans l'adolescence, où il trouble les phénomènes de l'accroissement, en détournant les matériaux nécessaires à la nutrition ; la voix, pendant quelque temps encore, prend un timbre plus fort et plus grave ; elle devient mieux accentuée ; tous les moyens d'expression intellectuelle et affective, tels que le geste et la parole, parviennent au plus haut point de perfection.

Du côté du système nerveux et des organes des sens, on remarque

que la masse cérébrale qui était à la masse totale du corps au moment de la naissance, comme 1 : 12 selon les remarques de M. Rullier, n'est plus que dans la proportion de 1 à 35 durant la virilité, mais est d'une fermeté et d'une consistance plus grandes, ainsi que tous les rameaux nerveux qui ont aussi un peu diminué de volume. Les organes sensoriaux sont entièrement développés et dans la plénitude de leur force ; les cavités buccales et nasales deviennent plus grandes ; les sinus de la face se creusent et s'étendent davantage ; l'odorat et le goût qui en dépendent deviennent extrêmement délicats ; les sensations intérieures sont moins vives, mais plus durables ; la mémoire plus fidèle n'est point aussi facile ; l'imagination perd de ses feux et de son éclat, mais le jugement se rectifie et acquiert de la maturité ; l'attention est plus soutenue ; la réflexion plus profonde ; la virilité semble enfin l'âge des études sérieuses, des vastes conceptions en tout genre ; elle est aussi l'âge des passions, mais celles-ci ont changé de nature : c'est l'ambition et toutes ses menées, c'est la soif des honneurs, des richesses et de la gloire, qui ont pris dans le cœur la place de l'amour, des passions douces et généreuses, et même des illusions de la jeunesse ; car déjà les hommes et les choses sont appréciés à leur juste valeur.

L'homme, parvenu à cet état de perfection où il possède dans toute leur plénitude les facultés qui lui sont départies, devrait quelque temps s'y arrêter ; mais hélas! on ne jette point l'ancre sur le fleuve de la vie (1). Arrivés au sommet de la hauteur, nous devons incessamment la descendre du côté opposé. La peau se couvre de quelques rides, légères d'abord et bientôt plus prononcées, surtout au front, à l'angle externe des yeux et aux commissures des lèvres qui éprouvent les premiers outrages des ans. Le système pileux grisonne, la tête se dépouille souvent d'une partie des cheveux qui la couvrent, les chairs deviennent moins fermes et moins résistantes, la graisse augmente et pallie pendant un certain espace, du moins à l'extérieur, les injures du temps ; les os se creusent

(1) Bernardin de St-Pierre.

davantage ; les muscles perdent de leur force et ne peuvent plus résister à d'aussi longues fatigues, le poids même du corps est quelquefois difficile à supporter. La course et le saut sont difficiles, on ne s'y livre que très-rarement et lorsque les circonstances l'exigent ; la mastication est moins exacte, l'appétit décroît, les digestions se ralentissent, commencent même un peu à languir ; les sécrétions excrémentitielles augmentent ; le cœur perd un peu de sa force, les artères de leur largeur et de leur souplesse, tandis que les veines, se dilatant et devenant apparentes, forment sur quelques sujets, des lignes saillantes ou même des cordons variqueux, spécialement sur les membres abdominaux. L'appareil génital perd de sa sensibilité, devient moins excitable ; les desirs plus rares, les besoins moins pressans, la fécondation moins facile, le fluide séminal est moins abondant et perd de sa consistance, le testicule se ramollit, le cordon spermatique s'engorge. Chez la femme, la menstruation éprouve des dérangemens, les mamelles deviennent flasques et pendantes, l'utérus et ses annexes flétris annoncent le besoin de repos qui commence à se faire sentir à ces organes.

Parmi les facultés intellectuelles, quelques-unes perdent de leur force et de leur énergie ; l'attention n'est plus aussi soutenue, la mémoire ne conserve point avec autant d'exactitude les faits et les observations que l'expérience lui a confiés, l'imagination n'en tire même pas des conséquences aussi multipliées ; mais le jugement, au contraire, plus sûr et plus solide, semble acquérir encore de nouvelles forces.

Les maladies qui semblent le triste apanage d'une organisation imparfaite, soit qu'elle se développe, soit qu'elle se détériore, sont proportionnellement moins nombreuses dans la virilité, et n'ont pas le même caractère pendant toute la durée de cette période.

L'homme conserve encore, dans les premières années de l'âge mûr, la susceptibilité de l'appareil respiratoire qui avait été si prononcée dans l'adolescence. Ces maladies affectent-elles aussi à peu près les mêmes organes? De là, la fréquence assez marquée des affections thoraciques, de la phthisie pulmonaire en particulier,

jusqu'aux environs de la 35e année, comme l'a observé Hippocrate (1), sur-tout chez les individus qui y apportent quelque prédisposition héréditaire.

Pendant le cinquième et le sixième septénaire, la prédominance des organes abdominaux s'établit comme nous avons déjà vu, et les affections gastriques, telles que la fièvre bilieuse, l'hépatite, l'ictère, le coléra-morbus, deviennent assez fréquentes; les phlegmasies elles-mêmes assez souvent se compliquent de phénomènes de même nature, qui apportent de grandes modifications dans la thérapeutique de cet âge. Le rhumatisme et la goutte ne sont point rares; cette dernière sur-tout paraît avoir une triste prédilection pour cette époque. On ne voit guère ses premières attaques se manifester pendant l'adolescence, et encore moins après la 60e année. Un peu plus tard, l'organisation commence à se détériorer; il apparaît une foule de maladies et d'affections organiques plus ou moins graves, ou même tout-à-fait au-dessus des ressources de l'art et de la nature, telles que les maladies catarrhales, les hémorrhoïdes, les dartres, les engorgemens tuberculeux et les dégénérescences cancéreuses. Les effets produits par l'exercice des diverses professions et les passions qui ont dominé dans les années antérieures se manifestent; les organes qui ont été le plus stimulés, qui ont fourni aux plus grands efforts, offrent les traces de cette action extraordinaire: ainsi, dans la classe des hommes voués à de violens excercices musculaires, on rencontre souvent l'anévrisme du cœur. L'hypocondrie et les autres affections nerveuses sont communes chez les gens de lettres qui ont commis des excès d'étude et de veille; les apoplexies, chez les sujets dont le cerveau a beaucoup fatigué. Les femmes chez qui la présence du flux menstruel, la nature de la constitution et le genre de vie, rendent la plupart de ces maladies moins communes, sont de plus exposées aux accidens de la grossesse et de la parturition, à la métrite, à la fièvre puer-

(1) Φθισιες γινεται μαλιστα ηλικιῃσι τῃσι υπο οκτω και δεκα ετεῶν μεχρι πεντε καὶ τριακοντα. (Τοῦ πεμπτοῦ τμηματος, αφορισμος θ'.)

pérale, à l'engorgement aigu des mamelles, et vers le retour de l'âge, à tous les désordres qu'entraîne avec elle la cessation des menstrues, tels que les douleurs lombaires, l'engourdissement des membres inférieurs, les bouffées de chaleur qui se portent à la tête et tous les phénomènes caractéristiques de la pléthore ; d'autres fois, au contraire, des métrorrhagies abondantes qui, chez quelques femmes, durent des mois et des années entières, sans qu'il y ait aucune lésion organique de l'utérus. A cette époque, assez justement appelée critique, il n'est que trop fréquent de trouver des personnes atteintes de cancer de l'utérus, de squirrhe des mamelles, et de voir reparaître des maladies que les diverses révolutions des âges semblaient avoir guéries. Une foule de praticiens l'ont remarqué pour les affections dartreuses, et M. Desormeaux cite deux observations qui porteraient à croire qu'il en est souvent de même pour la phthisie pulmonaire.

Quant aux modifications que l'âge mûr apporte dans la thérapeutique, je pense que, les adultes étant plus forts et moins excitables que les jeunes gens et les enfans, on peut, dans leurs maladies, employer des médications plus actives et plus énergiques. Les affections se montrant avec leurs caractères les plus tranchés et menaçant de détruire la vie avec une effrayante rapidité, réclament l'emploi des plus puissans moyens, tout aussi rapides dans leurs effets. Les lésions déterminées par les excès ou par des professions insalubres, ne peuvent guérir que par l'abandon des métiers nuisibles, l'adoption d'un régime approprié et l'emploi de précautions hygiéniques convenables.

DE LA VIEILLESSE.

Tout change, tout périt dans la nature. Tôt ou tard le corps de l'homme est, comme celui de tous les animaux, soumis à la loi générale. Les progrès de la vieillesse sont d'abord lents et peu marqués: des nuances insensibles séparent son caractère physique de celui de la virilité décroissante, et permettent encore quelque

temps de se faire illusion ; mais bientôt le dépérissement affecte une marche plus rapide, et chaque jour devient évidemment un nouveau pas vers la tombe. La graisse diminue, le tissu celluleux se resserre et prend beaucoup de consistance et de dureté, les chairs deviennent flasques et en même temps coriaces ; aussi la dent a-t-elle bien de la peine à déchirer celles des vieux animaux. Les membres se dessèchent, les genoux fléchissent, le corps s'incline, la taille se raccourcit ; les rides qui naguères étaient à peine dessinées se gravent sur la peau d'une manière ineffaçable ; le visage maigre, décoloré, sans fraîcheur, n'offre que l'ombre des traits grâcieux qui le distinguaient dans la jeunesse ; la peau se sèche, elle cesse presque d'être perspirable, et elle est en grande partie remplacée dans ses fonctions par les membranes muqueuses. Le système pileux dont la couleur avait déjà commencé à s'altérer, blanchit tout-à-fait ; il finit enfin par tomber en grande partie, et le sac qui en revêt l'origine s'affaisse et disparaît entièrement, tandis qu'il reste et nourrit le germe d'une végétation nouvelle, quand un autre accident a déterminé la chute du poil.

Les os prennent une teinte plus grisâtre, leur tissu est cassant, très-compacte et d'une densité supérieure à celle qu'ils n'ont jamais eue, parce que leur élément organisé y diminue et la substance calcaire y devient plus abondante comme dans tous les organes dont la gélatine est la substance nutritive habituelle : de là, l'ossification des cartilages, de ceux des côtes et du larynx en particulier, qui sont devenus de véritables os ; la disparition des sutures et la continuité des os du crâne, ainsi que la soudure du corps de plusieurs vertèbres, au point que la colonne épinière n'est souvent plus composée que de trois ou même de deux pièces mobiles.

Le tissu des muscles éprouve des changemens tout aussi remarquables ; il devient coriace et résistant ; leurs tendons s'encroûtent quelquefois de phosphate calcaire vers leurs points d'insertion, et les gaînes qui les reçoivent sont remarquables par la sécheresse de leur membrane synoviale ; ils se fatiguent plus vite. La durée de leur mouvement n'est plus aussi prolongée ; les membres tremblans donnent

de l'incertitude à la marche du vieillard ; celle-ci, de jour en jour moins facile et moins sûre, l'oblige peu à peu à un état de repos presque absolu.

Le sommeil est léger et facilement interrompu ; mais à la fin de la carrière, le besoin s'en fait sentir à tout instant, de sorte que le vieillard semble, en se rapprochant de l'enfance sénile, ne plus réellement vivre que pour boire, manger et dormir.

Le cerveau durcit, rarement il s'ossifie ; mais les membranes qui le tapissent et la dure-mère sur-tout offrent presque constamment des points osseux ou cartilagineux quelquefois assez étendus. Les nerfs reçoivent moins de vaisseaux, prennent une couleur terne et s'amincissent ; aussi la sensibilité est-elle extrêmement diminuée, quelquefois même entièrement détruite dans certains organes qui sont frappés d'hémiplégies presque aussi fréquentes que les convulsions dans l'enfance. La vue s'obscurcit, l'ouïe devient dure, le tact s'émousse ; le goût et l'odorat, plus essentiels à la conservation de la vie, semblent encore quelque temps survivre à l'extinction de ces divers organes. Les jouissances doivent donc être presque nulles, et par une compensation toute naturelle, la douleur beaucoup moins vive : c'est ce dont on peut se convaincre par les expériences sur les animaux vivans. J'ai remarqué plusieurs fois, dit Bichat, que les jeunes animaux donnent, quand on coupe les parties sensibles, les marques de la plus vive douleur, tandis que les vieux en présentent infiniment moins l'expression dans la même circonstance. On voit qu'il en est de même chez l'homme par l'observation de cancers de l'utérus, de l'estomac, des seins, etc. : de là, l'indifférence et le calme ordinaire à la vieillesse au milieu des causes qui sont une source féconde de douleurs ou de plaisirs pour l'enfance.

Du côté des facultés intellectuelles, le dépérissement est, chez la plupart des hommes, très-marqué ; la mémoire, infidèle pour toutes les connaissances et les faits nouveaux, rappelle avec précision les événemens passés que le vieillard répète sans cesse, et dont le récit continuel, parfois même fastidieux, fait une de ses plus grandes jouissances. Le feu de l'imagination est tout-à-fait éteint ; l'attention

n'est que faiblement sollicitée par les objets extérieurs, mais le jugement est très-sûr et devient précieux pour les conseils jusqu'au moment où l'oblitération de la pensée amène la démence sénile. Les moyens d'expression deviennent plus bornés, le geste est presque nul; les modifications importantes survenues dans l'appareil vocal, telles que l'ossification des cartilages, l'affaiblissement des muscles, en apportent d'aussi grandes dans la voix; son timbre s'altère, elle diminue d'étendue, elle est tremblante, et le chant désagréable, criard et difficile.

Le caractère du vieillard est extrêmement inégal; il s'emporte et s'attendrit, gronde et caresse tour-à-tour, souvent sans motif; ses manies remplacent les caprices du jeune âge; de même que ceux-ci, elles sont absolues, mais changeantes; la lenteur préside à toutes ses résolutions; ne comptant sur personne, plusieurs sont défians et avares; et comme le temps passé est le seul dont ils aient pu goûter les jouissances, ils blâment sans cesse le présent et augurent plus mal encore de l'avenir.

Les organes génitaux, essentiellement altérés, ne sont plus capables de remplir les fonctions qui leur étaient departies, mais aussi aucun besoin ne se fait sentir; et ce calme, cette impuissance même, ne sont-ils pas préférables à la vigueur et aux desirs qui tourmentent le jeune homme? Le scrotum est flasque et pendant, sans que le froid ni toute autre cause puissent le faire contracter; son tissu cellulaire souvent infiltré, la sérosité forme une tumeur molle, pâteuse, conservant l'impression du doigt, et en un mot, une véritable hydrocèle par infiltration. Le testicule est presque toujours mou, petit et comme atrophié; le canal déférent et le cordon spermatique sont plus grêles, hormis que les veines, qui entrent dans la composition de ce dernier, ne soient vicieusement dilatées. Les vésicules séminales sont affaissées, la prostate prend plus de consistance et souvent même devient très-compacte; les divers systèmes qui entrent dans la composition de la verge n'éprouvent pas de changemens remarquables, mais celle-ci est elle-même dans un état permanent de mollesse et de flaccidité, sans jamais éprouver d'érection. Chez la femme, le mont-de-Vénus, presque effacé, est dépouillé d'une grande partie de ses

poils. Les grandes lèvres portent l'empreinte de la décrépitude commune à toute l'organisation; les petites ont quelquefois presque entièrement disparu; la matrice diminue manifestement de volume, ses parois sur-tout perdent beaucoup de leur épaisseur, de sorte que la cavité intérieure conserve encore à peu près ses dimensions premières.

L'appareil digestif est sur-tout remarquable par le mauvais état des organes de la mastication; les dents, abandonnées des gencives, deviennent vacillantes et tombent à des intervalles plus ou moins longs et irréguliers, pour être remplacées dans leur fonction par les gencives endurcies et devenues calleuses. Les glandes salivaires et le pancréas ont moins d'étendue; l'action des intestins s'affaiblit. Sous l'influence de toutes ces causes, les digestions se ralentissent, deviennent difficiles; les besoins de réparation étant moindres, l'appétit diminue; mais souvent le vieillard, enclin aux plaisirs de la table, méconnaît cet avis de la nature et dépasse les limites des besoins: de là, une foule d'infirmités communes à cet âge. Les selles sont extrêmement laborieuses; le rectum est souvent dilaté par un amas considérable de matières, sa tunique muqueuse se renverse avec facilité, et il offre souvent des tumeurs hémorrhoïdales.

Les poumons prennent une teinte plus grisâtre, le nombre des vaisseaux capillaires sanguins qui s'y ramifiaient diminue beaucoup, la pesanteur spécifique en devient ainsi moindre, leurs cellules aériennes s'agrandissent; elles se surchargent de mucosités à cause de l'atonie des bronches et de l'espèce d'état catarrhal habituel où elles se trouvent. D'un autre côté, la lenteur de la circulation à travers les poumons et l'immobilité de la poitrine rendent la respiration difficile, presque entièrement diaphragmatique, ce qui ne permet plus au sang de recevoir de modifications aussi marquées de l'oxygène.

La circulation sanguine n'éprouve pas de moindres obstacles; les artères s'ossifient, deviennent dures et cassantes; les valvules aortiques et auriculo-ventriculaires sont très-fréquemment le siége de concrétions osseuses; les veines sont minces, roulantes et toujours

distendues par une grande quantité de sang ; le cœur lui-même, ralenti dans ses mouvemens, ne projette plus le liquide qu'avec peu d'énergie : de là, la faiblesse du pouls et la lenteur de ses pulsations, qui se font à peine sentir 60 fois par minute. Le cours de la lymphe n'est pas moins gêné ; aussi la stagnation dans les parties déclives en est-elle très-commune, et la plupart des vieillards, après une journée de fatigue, ont le soir les jambes plus ou moins infiltrées.

La première partie de la vieillesse, que les anciens désignaient sous le nom de *cruda viridisque senectus*, est encore marquée par une santé assez brillante ; elle est, pour bien des personnes, la partie la plus saine de leur vie. C'est, je crois, à cette époque seulement, que convient la sentence du vieillard de Cos : Οι πρεσϐυται τῶν νεῶν τὰ μεν πολλα νοσηουσιν ἧσσον. Mais dans la seconde, et sur-tout dans la dernière période de cet âge, l'affaiblissement général et la dégradation successive de tous les systèmes d'organes attirent à l'homme une foule de maladies presque toutes caractérisées par la teinte adynamique qu'elles revêtent avec la plus grande facilité. Les affections aiguës sont rares ; elles se terminent souvent d'une manière funeste, ou durent jusqu'au tombeau, lorsqu'elles prennent une marche chronique (1).

Les vices des organes de l'innervation nous donnent la raison de la fréquence de l'amaurose, de la surdité, de l'idiotie sénile, des tremblemens, des diverses paralysies, de la paresse du rectum et de la vessie, etc., tout comme nous trouvons dans l'état du poumon, dans l'accumulation du phosphate calcaire sur les différentes parties du système circulatoire et les autres altérations qu'il subit, sinon la cause essentielle, du moins l'occasion de plusieurs affections graves, telles que l'asthme, les phlegmasies et les congestions sanguines sur les viscères des grandes cavités, ainsi que les hémorrhoïdes, les varices et la plupart des hémorrhagies passives, l'hé-

(1) Ὅσα δ᾽ αν αυτεοισι (πρεσϐυταις) χρονια νοσηματα γενηται, τα πολλα ξυναποθνησκει. (Του τμῆματος δευτεροῦ, αφορισμος λθ´.)

maturie, le mélæna, l'hématémèse, les ecchymoses, les pétéchies, les ulcérations et la gangrène des extrémités inférieures.

Les altérations spécifiques de la goutte, des dartres, du cancer, prennent vers la fin du dernier âge le plus d'intensité, ou bien elles se manifestent de nouveau et d'une manière plus grave chez ceux qui en ont eu précédemment quelques atteintes modérées (1). Le relâchement des parois abdominales produit les hernies; la fragilité des os rend les fractures faciles et le travail du cal extrêmement long, quelquefois même impossible.

Parmi les maladies que nous venons d'énumérer, il en est qu'il serait dangereux de guérir : un ulcère, une plaie, un écoulement hémorrhoïdal, évitent souvent des maux beaucoup plus graves aux vieillards. Un plus grand nombre est une conséquence nécessaire des altérations que le temps a amenées dans l'économie et se montre tout-à-fait incurable. Les toniques, les fortifians, les révulsifs et sur-tout les règles diététiques, sont les principaux moyens que le médecin employe contre celles qui ne sont pas au-dessus des ressources de l'art. Rarement les évacuations sanguines se trouvent indiquées, et on ne saurait trop se méfier d'une doctrine qui sans cesse y a recours, sans aucune considération pour les tempéramens et les âges.

Tel est, Messieurs, le faible travail que je présente à votre examen pour mon dernier acte probatoire. Puissent mes efforts être accueillis avec votre indulgence ordinaire!

FIN.

---

(1) Dumas, Maladies chroniques.

FACULTÉ DE MÉDECINE

DE MONTPELLIER.

PROFESSEURS.

MM. LORDAT, DOYEN.
BROUSSONNET.
DELPECH.
DELILE.
LALLEMAND, PRÉSIDENT.
ANGLADA, *Examinateur.*
CAIZERGUES, *Examinateur.*

MM. DUPORTAL.
DUBRUEIL.
DUGÈS, *Examinateur.*
DELMAS, *Suppléant.*
GOLFIN.
RIBES.
. . . .

M. CHAPTAL, *Professeur honoraire.*

AGRÉGÉS EN EXERCICE.

MM. SAISSET, *Examinateur.*
BOURQUENOD.
RECH.
POURCHÉ, *Examinateur.*
SABLAIROLES, *Suppléant.*
POUZIN.
FAGES.

MM. ESTOR.
VIGUIER.
KÜHNHOLTZ.
BERTIN.
SERRE.
BROUSSONNET.
ROUBIEU.

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.